

L'UNION ET LA PROTECTION

Le désir d'union et de conciliation qui s'est tant de fois manifesté dans notre monde politique, semble prendre de la force depuis quelques jours.

Le *Canadien* lui-même, qui paraissait plus opposé que tout autre à la réalisation de ce désir, a écrit, la semaine dernière, un article qui a fait sensation; il exprime l'opinion que si jamais une heure a été favorable à l'union désirée par l'immense majorité de nos compatriotes, c'est bien celle où l'on peut tomber d'accord sur une question vitale. Il ne s'agit que de le vouloir.

L'Événement répond en disant que la protection a été le berceau du parti national qui a mis le parti libéral au pouvoir, et qu'on ne peut choisir une meilleure question comme point de ralliement.

Il n'y a point de doute, comme le dit l'Événement, que la protection a été le berceau du parti national, son programme politique.

Certains membres de ce parti disent, pour justifier leur conduite politique, qu'ils ont toujours espéré que M. Mackenzie céderait et que les paroles qu'il prononça à Granby, durant la dernière élection, confirmèrent cette espérance; que d'ailleurs, n'étant pas du tout certains que les chefs conservateurs donneraient la protection, ils ne pouvaient faire plus que de voter contre le gouvernement libéral, sur cette question au moins, tant qu'il leur restait une chance d'obtenir de ce gouvernement ce qu'ils demandaient. Or, ils ajoutent qu'il était bien connu que le déficit de l'année courante aurait forcé M. Cartwright d'augmenter les droits, et, par conséquent, la protection.

Ce sont les opinions bien connues de ces nationaux ou libéraux qui font croire, sans doute, au *Canadien* et à l'Événement que si les conservateurs donnent la protection, l'union tant désirée par le public et si souvent réclamée par l'Opinion Publique pourrait bien avoir lieu, au moins en grande partie, sinon complètement.

L'Union des Cantons de l'Est dit que l'union dont il est question n'est ni praticable ni nécessaire, et qu'elle pourrait même avoir un mauvais effet au point de vue national, en soulevant les susceptibilités des autres provinces. Il croit que le parti conservateur seul obtiendra plus pour le Bas-Canada que si cette union avait lieu. Cependant, il ajoute que les conservateurs seront heureux de souhaiter la bienvenue à tous ceux qui pensent comme eux sur les grandes questions du jour.

Le *Canadien*, dans un article subséquent, explique sa pensée et exprime la même opinion que l'Union des Cantons de l'Est; il dit que les conservateurs ne peuvent faire autre chose qu'inviter les libéraux qui partagent leur opinion sur la question de protection, à se rallier à eux.

L.-O. DAVID.

CONCERT DESÈVE

L'illustre professeur Léonard sera heureux d'apprendre que le public canadien a confirmé son jugement, jeudi dernier, sur le talent de son digne élève, M. Desève. Rarement on a vu un jeune Canadien acclamé avec tant d'enthousiasme par ses compatriotes. Toute l'élite de la société canadienne, des différentes classes de notre population, était réunie dans la magnifique et spacieuse salle de l'Académie de Musique, jeudi soir. On était venu de tous côtés pour souhaiter la bienvenue au jeune artiste, le féliciter des succès qu'il avait obtenus à Paris et l'encourager à marcher dans la voie glorieuse où il se distingue.

Quelques-uns qui étaient venus indifférents sont retournés émus, enthousiasmés et convaincus que M. Desève est un artiste de premier ordre. Les connaisseurs disent que personne, parmi les plus grands artistes qui nous ont visités, ne joue avec plus de précision, de grâce et de suavité. M. Desève fait chanter son instrument; il lui fait exprimer, dans le plus harmonieux des langages, tous les sentiments, toutes les passions de l'âme.

Après M. Desève, c'est madame Christin qui a eu le plus de succès. Aussi quelle voix! Quel timbre incomparable! Nous serions curieux de savoir si les voix de contralto tant vantées des célèbres artistes qui ont visité Montréal, l'emportent de beaucoup sur la voix de madame Christin. Maintenant, est-il possible de chanter avec plus de grâce, de goût, de modestie et de délicatesse?

M. Fowler, qui tenait le piano, s'est acquitté de sa tâche difficile avec le tact qui le caractérise.

Mademoiselle Bolté a été remarquée dans le duo charmant qu'elle a joué avec lui.

MM. Lefebvre et Maillet sont de vieux favoris du public qui sont toujours bien accueillis, même quand ils ne sont pas en voix ou en verve.

Nous oublions de parler de l'admirable quatuor à cordes exécuté par MM. Desève, Boucher, Leblanc et un autre musicien dont nous ne nous rappelons pas le nom. Quelle musique ravissante! Mais aussi c'était du Schubert.

En somme, succès complet.

M. Desève a autant le droit d'être content de ses compatriotes qu'ils ont celui d'être fiers de lui.

L.-O. D.

A LA VEILLÉE

Nous continuons notre petite étude sur les moyens de coloniser effectivement la province.

Il existe à Montréal une Société de colonisation, ayant à sa tête des hommes influents, habiles et franchement dévoués au bien-être du pays. Cette Société n'a été formée qu'au mois d'août dernier, et déjà elle a fait des démarches officielles auprès du gouvernement de Québec, et auprès de la Corporation de la ville de Montréal, pour en obtenir de l'aide. Le gouvernement lui a promis cinquante mille piastres aussitôt que la ville de Montréal en aurait donné vingt mille. Mais cette dernière, pour des raisons qu'il est inutile d'apprécier ici, a jugé à propos de refuser la requête de la Société. Ainsi le gouvernement se trouve dégagé de sa promesse, et le beau mouvement de colonisation, pour longtemps paralysé.

Voilà le malheur d'appuyer son point d'action, en ces sortes de choses, sur la bonne volonté des grandes corporations publiques; il y a toujours du pour et du contre; et qui sait si, au fond du refus de notre corporation, il n'y a pas un petit grain de politique; et l'on ne fera jamais de colonisation avec la politique. On ne pourra jamais faire autre chose que de former des désirs châteaux de cartes, et nous craignons beaucoup que les hommes dévoués qui ont formé ces belles espérances, consomment plusieurs années avant de les réaliser. Le défaut de leur mouvement est d'être trop restreint, trop local, pour qu'il puisse réussir à souhait. Quoi qu'il en soit, honneur à ceux qui l'ont formé. Nous rendons volontiers un sincère hommage à leur bonne volonté et à leur patriotisme dans cette entreprise, mais nous prétendons humblement que le projet de colonisation que nous avons donné dans notre dernière "veillée" est plus pratique, plus économique dans son action, et plus national que le plan adopté par la Société de colonisation de Montréal.

Ce plan n'est pas nouveau.

Sans avoir jamais été organisé, notre plan d'opération est en activité depuis deux cents ans dans le Canada. Toute la colonisation qui s'est faite dans le pays a été dirigée par quelques membres du clergé. Voyez dans les premiers jours de la colonie. Les premiers, des missionnaires jésuites ont tracé le sillon de la colonisation dans toutes les directions, sur cette terre de la Nouvelle-France. Et c'est à leur suite que nos pères ont été fonder et bâtir presque toutes les villes de l'Ouest américain, qui nous appartenait avant les jours de révers. Le clergé séculier continua dans le pays l'œuvre nationale des Pères jésuites, sous la direction

des évêques Laval, Plessis, Lartigue, Prince, Bourget, Cook, etc., etc. Consultez l'histoire de la colonisation "des Bois Francs," des vastes pays du Saguenay, des régions de la Matawan et de tous les Cantons de l'Est, elle vous répondra que les premiers colons de toutes ces belles et florissantes paroisses y ont été conduits par les Révérends Hébert, Bélanger, Prevost, Brassard, Gagnon, Dupuis, Marquis, etc., etc., etc.

Si ce moyen a pu si bien réussir sans aucune organisation, que n'en devons-nous pas espérer, en lui donnant un corps, une vie d'action, ainsi que nous le proposons dans notre dernier article? Nous avons donc raison de dire, ce nous semble, que ce système est plus pratique que celui adopté par la Société de colonisation de Montréal.

De plus, nous prétendons qu'il est non-seulement plus pratique, mais encore plus économique. Voici pourquoi.

Le fonctionnement de ce système exigera un personnel nombreux. Il faudra des agents employés et payés par la Société. Ayant des intérêts à sauvegarder, le gouvernement aura des agents de colonisation payés à même les fonds de colonisation; il lui faudra des inspecteurs de travaux, des préposés à ses magasins, des conducteurs sur les chemins, des entrepreneurs de bâtisses et des faiseurs d'hypothèques, pour que les terres des colons, en vertu de ce système de crédit colonisateur, demeurent hypothéquées au gouvernement tant que ce dernier n'est pas remboursé de ses avances en capital, intérêts et frais.

La Société paiera ses employés, le gouvernement les siens; et si la Corporation y prend part, elle aura ses employés qu'elle rémunérera à même la somme affectée à la colonisation. Eh! bien, voilà peut-être un tiers de ces fonds engloutis en pure perte par des employés de colonisation. Notre système évite toute cette multiplication d'employés. L'argent que le gouvernement versera chaque année dans le fonds de la colonisation sera dépensé, jusqu'au dernier centin, pour des fins de colonisation, dans des chemins de colonisation et parmi les colons. Les colons ayant seuls le droit de gagner cet argent, il arrivera qu'à la fin de la saison du travail, le colon, au lieu d'avoir affecté sa terre au paiement d'une somme de \$50 ou \$100 envers le gouvernement, aura gagné dans son été \$50 à \$60 qui lui appartiendront, et avec lesquelles il se pourvoira des choses nécessaires à la vie et à l'entretien de sa famille; et sa terre sera libre de tout hypothèque. L'année suivante, il pourra gagner autant d'argent, et avec sa petite récolte, il sera déjà en état de bien vivre.

Nous avons vu ce fait-là très-souvent, et notamment à Saint-Romain de Winslow, dans le comté de Compton. Les colons de Saint-Romain ont ouvert le chemin de Saint-Romain à Whitton, dans l'été de 1870, et avec l'argent qu'ils ont gagné dans ces travaux, ils ont pu construire et payer comptant la jolie petite église de leur paroisse. La même chose s'est faite à Stratford, à Weedon, etc.

Enfin, ce plan d'opération nous semble plus patriotique. Il s'adresse à toute la nation. Tout le pays est associé à ce mouvement. Chaque citoyen qui a versé son obole dans le fonds "du denier de la colonisation," se trouve, pour ainsi dire, membre de cette grande société nationale qui a entrepris de travailler à étendre et reculer les bornes de la colonisation, de la civilisation, du progrès et de la richesse dans notre Canada. C'est là une œuvre plus grande et plus nationale; il nous semble que son action serait plus forte, son impulsion plus vigoureuse que l'action d'une société locale isolée, restreinte à un certain nombre de personnes et à un certain territoire.

C'est évident, l'avenir de la province française de Québec est dans la colonisation de nos terres. La balance du sol appartiendra à la race qui s'en emparera la première; soyons-en certains. Il y a une belle lutte à faire pour conserver ce qui nous appartient à si juste titre. L'avenir de la confédération entière repose dans la colonisation de nos vastes territoires encore

inhabités. Nous nous sommes plaints de ce que la production indigène dans ces dernières années ait été restreinte, au point que chaque année nous avons été obligés d'exporter vingt à trente mille dollars de notre numéraire aux États-Unis et ailleurs pour l'achat de produits étrangers et que nous pouvions trouver chez nous, si notre industrie indigène eût été plus protégée. Voilà que cette législation fiscale sera bientôt modifiée; du moins, tout nous porte à le croire, et nous l'espérons. Mais il ne suffit pas d'activer la production pour devenir riche—il faut écouler les produits—il faut des consommateurs. Le secret de la politique fiscale qui sera bientôt introduite dans le pays consiste à trouver le moyen de maintenir l'équilibre entre la production indigène et la consommation. Il faut avant tout s'assurer d'un marché indigène capable d'absorber toute la production indigène. Autrement, si la production dépasse la consommation, le pays sera justement dans la position d'un marchand qui aurait rempli ses magasins, mais qui n'aurait pas d'acheteurs.

L'important pour nous est donc maintenant de travailler à agrandir notre marché, et le moyen le plus à notre disposition est la colonisation de nos terres incultes. Il faut encourager notre agriculture par une législation sage et pratique. Dans ce travail d'agrandissement du marché canadien, les gouvernements locaux doivent aussi, dans les bornes que leur assigne la constitution, travailler à seconder les efforts du pouvoir fédéral. Le gouvernement fédéral a ses terres à coloniser, chacune des provinces possède aussi des terres favorables à l'agriculture. Eh! bien, que tous ces pouvoirs se donnent la main pour travailler ensemble au progrès de l'industrie, de la colonisation et de l'agriculture. Ce sera un moyen efficace d'arrêter l'émigration des enfants du sol, d'attirer les étrangers sur notre territoire; et nous ferons ainsi notre Canada industriel, riche et heureux.

FABIEN VANASSE.

CONSEILS UTILES

Peut-on porter une voilette en grande toilette de visite, et garder ce bout de dentelle, serré sur le visage, dans les salons où l'on entre?

La mode, aujourd'hui, admet parfaitement la voilette de tulle blanc avec le plus élégant costume de sortie: une femme, soucieuse de la pureté de son teint, ne devant jamais sortir en plein air, à visage découvert. Comme il est assez difficile de détacher le voile, enchevêtré derrière le chapeau dans les fleurs et les boucles du chignon, il a été également accepté que le voile pourrait être gardé sur le visage pendant toute la durée de la visite.

Il est aussi nécessaire, mesdames, de changer de parfums que de changer de modes, de couleurs, etc. Le nerf olfactif s'émousse sous des influences répétées. L'odorat, comme la vue, l'ouïe, le goût, comme tous les sens enfin, a besoin de variété, sous peine de satiété.

Donc, évitez de vous astreindre à votre parfum favori—fautes que vous commettez presque toutes—et variez à l'infini ces subtilités essentielles au moyen desquelles vous savez si bien ajouter aux charmes de votre personne.

En ce temps où le perdreau est à l'ordre du jour, il n'est pas inutile de dire à quoi on reconnaît une perdrix adolescente d'une vieille perdrix.

Le jeune perdreau a le bec inférieur tendre. ("est-à-dire que si on ouvre son bec, son point d'attache au cou n'est point corné, c'est un cartilage mou et facile à plier. De plus, le jeune perdreau a les pattes d'un ton clair. Il n'a pas ou presque pas de plumes rouges sur le poitrail. Enfin, l'extrémité de ses ailes est fournie de plumes grêles et jeunes; on le voit à leurs barbes peu fournies.

La plupart des méthodes et des professeurs d'écriture conseillent, lorsqu'on écrit assis, de faire porter le poids du corps sur l'un des deux hémisphères dont la bonne nature nous a gratifiés: le gauche.

Cette position est même instinctive chez tous les droitiers. Or, elle est très-mauvaise et entraîne souvent chez les enfants une déviation latérale de la colonne vertébrale. Cela est surtout à craindre chez les jeunes filles, qui restent plus longtemps assises que les garçons.

Conclusion: écrivez toujours en utilisant également toute... votre base de sustentation.